Année XXVII. N° 765 SAMEDI 9 MARS 1929

LE REVEIL ANARCHISTE

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS
Adresser lettres et mandats :
Le Réveil, r. des Savoises, 6, *Genève Suisse.*

Il n'est pas de sauveur suprême,
Ni Dieu, ni César, ni tribun,
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes...

SUISSE et UNION POSTALE
Abonnement : 1 année, fr. 5; 6 mois, fr. 3.50
Le numéro : 10 centimes

Grande Salle Communale de Plainpalais

Vendredi 8 Mars, à 8 h. 30 du soir

La Question Romaine

Conférence publique et contradictoire par L. BERTONI

Citoyens, Camarades. — La question romaine, soulevée déjà avec une rare grandeur et éloquence par Dante, il y a six siècles, vient d'avoir une soi-disant solution qu'il importe d'examiner au point de vue des répercussions internationales et des enseignements que la classe ouvrière doit en tirer. Même en pays protestant, le cléricalisme crie : Victoire ! et se livre à des actes d'intolérance et à toute une propagande contre laquelle nous avons à réagir énergiquement sans tarder.

L'œuvre de la Révolution de 1789 et de celles déterminées par elle dans le monde entier, avec les droits et libertés qui en ont découlé, est bafouée et nous voyons se dessiner une véritable tentative de retour au moyen-âge. Ce sont toutes les conquêtes des nobles précurseurs et martyrs du passé qui sont menacées. A nous de savoir défendre ce grand héritage, base de la civilisation et de ses progrès à venir.

La nouvelle Sainte Trinité

Les vieilles croyances n'ont plus d'autre ressource que l'ignorance et les calamités publiques. La foi sera toujours en raison inverse de la vigueur de l'esprit et de la culture intellectuelle. Honte aux timides qui ont peur ! Honte surtout aux lâches qui exploitent nos misères, et attendent pour nous vaincre que le malheur nous ait déjà à moitié vaincus !

Ernest RENAN, *ancien prêtre.*

La question de l'unité

La presse d'avant-garde continue à en parler, surtout celle bolcheviste. Tout le monde est à peu près unanime à regretter divisions, dissensions, polémiques acerbes, etc.. mais la cause de l'entente, loin de progresser, se trouve toujours entravée par quelques nouveaux incidents, révélant que le mal est plus profond que d'aucuns ne pourraient le croire.

Disons brièvement notre opinion. Avant tout, nous sommes contraires à l'unité, s'il faut se la représenter comme toutes les têtes mises sous un même bonnet. L'unité pratique présuppose d'ailleurs une unité théorique parmi les éléments avancés, qui n'a jamais existé, et qui signifierait tout simplement que nous avons à notre tour des dogmes immuables, indiscutables et infailibles, toutes choses qui seraient la négation même des idées pour lesquelles nous luttons.

Une unité équivoque écartée, nous sommes au contraire pour une union de tous les jours dans la lutte contre chaque tentative fasciste, tous les participants gardant leur pleine et entière indépendance. Il n'est pas douteux que parmi les revendications séculaires de l'humanité, il y a celle de la liberté, le fascisme étant surtout combattu par nous précisément en tant que négation absolue de toute liberté individuelle. Dès lors une ligue, une alliance, une concentration antifasciste doit donner l'exemple de la pratique du libre accord. Si elle commence par imposer un renoncement, une discipline, une dépendance quelconque, il est certain que la fraction qui finira par être la plus forte voudra faire tourner le mouvement en vue de réaliser sa domination particulière.

Comment les bolchevistes surtout peuvent-ils penser que nous allons être une fois de plus leurs dupes ? En Russie, l'appui de nos camarades leur a été assuré dans la période la plus critique, parce qu'ils affirmaient vouloir la plus large liberté pour tous les révolutionnaires. Ce n'est que le pouvoir conquis qu'ils se sont réclamés de la dictature exclusive de leur parti et ont poursuivi l'écrasement de tous les autres groupements révolutionnaires.

Hors de Russie, ne fût-ce que pour défendre ce que leurs maîtres moscovites ont fait, les partis bolchevistes se sont trouvés dans l'impossibilité de parler d'un droit égal pour tous et ont nettement affirmé que, par la grâce de Marx et Lénine, ils étaient bien appelés à tout régenter, commander, soumettre et assujettir. Ils ont, au surplus, justifié emprisonnements, déportations, massacres contre tous ceux qui n'étaient pas bolchevistes. La perspective pour nous n'est vraiment pas faite pour nous engager à leur donner notre appui.

Les démocrates et les socialistes nous promettent au moins que notre liberté ne sera pas moindre que celle sous un régime libéral et démocratique d'avant-guerre. Evidemment nous jugeons plus qu'insuffisante, parfois seulement apparente une telle liberté, et préconisons la suppression de tout pouvoir politique, surtout après les dernières douloureuses expériences qui nous ont appris avec quelle facilité il est permis aujourd'hui encore de passer d'un régime constitutionnel à un régime d'arbitraire personnel. Nous n'entendons donc pas nous confondre avec eux, pas plus qu'avec tous les personnages s'offrant pour instituer une dictature.

Est-ce à dire qu'un accord, une action d'ensemble ne soient pas possibles ? Nullement. Bien que nous n'entendons guère prendre pour définitives les réalités d'aujourd'hui, profondément convaincus qu'elles ne seront pas celles de

demain, il serait absurde de de pas en tenir compte, surtout dès qu'une action s'impose.

Faible minorité dans la masse travailleuse, nous nous trouvons à combattre une réaction singulièrement puissante. Tous ceux qui, pour d'autres raisons que les nôtres, sont aussi intéressés à le faire, peuvent donc éventuellement se mettre avec nous et nous avec eux. Nous avons même à souhaiter qu'il en soit ainsi le plus souvent possible.

Prenons des exemples. Les droits et libertés démocratiques, si galvaudés qu'ils aient pu être, n'en ont pas moins toujours une réelle importance. Nous tenons à pouvoir faire des grèves, manifestations, meetings ; nous sentons l'importance de la plus large liberté d'opinion possible se manifestant au moyen d'affiches, de journaux, de publications diverses, d'une propagande publique individuelle ou collective, etc. Chaque fois qu'il y a atteinte à ces droits et libertés, que ce soit contre les socialistes ou les communistes, les libres-penseurs ou les membres de la Ligue des droits de l'homme, les syndiqués ou même une individualité isolée, nous devons spontanément adhérer tous au mouvement de protestation et de résistance qui sera jugé nécessaire.

Pour cela il n'y a pas besoin de constituer des ligues spéciales qui, prenant chacune un caractère de parti, sont plutôt un empêchement qu'une aide à l'union. On le voit bien actuellement. Une alliance antifasciste s'est constituée sous l'initiative du Parti communiste. Tous ceux qui ne sont pas bolchevistes ne peuvent que lui témoigner de la méfiance. D'autre part, il y a une concentration antifasciste républicaine et social-démocrate, dont ceux qui n'appartiennent pas à ces partis ne peuvent appuyer l'activité dans la crainte de les favoriser contre leur propre organisation.

Ainsi, chaque groupement non seulement ne souhaite pas qu'un autre triomphe des persécutions, mais se réjouit en somme de le voir dans l'impuissance. Et tous ensemble nous demeurons les éternels vaincus.

Proudhon l'avait fort bien dit : « Il faut remplacer dans le catéchisme politique la conquête du pouvoir par le renoncement au pouvoir. » Cela est surtout vrai entre groupements d'avant-garde qui veulent faire œuvre de défense commune. Si en même temps chacun d'entr'eux se propose un but de domination sur tous, comme il n'y a jamais eu de pouvoir au consentement universel, la soi-disant unité sera remplacée par une lutte intestine non seulement entre groupes différents alliés, mais au sein du même groupe. Ce qui s'est passé en Russie avec Trotsky et ses partisans en est la preuve. Le parti de la dictature s'est divisé lui-même, chacun se croyant être le premier des dictateurs.

Aucun parti n'a le droit de se donner pour le prolétariat tout entier et s'il le fait, c'est qu'évidemment il compte asservir les masses par la violence, autrement dit recommencer l'œuvre séculaire de tous les tyrans du passé, peu importe si avec des formes et des buts quelque peu renouvelés. La conclusion sera que l'émancipation reste toujours à réaliser.

Bref, veut-on l'union dans l'indépendance de tous ou sous la dépendance de tel ou tel parti? Ce n'est pas tout. Le droit reconnu à chacun est-il définitif ou ne l'est-il qu'en attendant de pouvoir le supprimer? Lorsqu'il n'y a pas accord sur le pouvoir à reconnaître, l'union à réaliser ne saurait qu'avoir un caractère anarchique, même si sa besogne a un programme beaucoup plus modeste que l'anarchie.

SACCO ET VANZETTI

Superbe lithographie en quatre couleurs, format 50 × 65 cm., au prix de 1 franc l'exemplaire.

L'infâme chaise brisée, Thayer, Fuller et Elliott gisent sous elle, tandis que Vanzetti donnant la main à Sacco, répète à la foule les paroles « Je veux un toit pour chaque famille, du pain pour chaque bouche, de l'éducation pour chaque cœur, de la lumière pour chaque intelligence. »

Les camarades sont instamment priés d'assister aux réunions de leur groupe.

Socialisme, religion et église

Il est à croire que d'aucuns n'aiment rien autant que l'équivoque et qu'ils se méfient surtout de la clarté et de la précision.

Voici ce qu'écrit, en effet, le secrétaire du Parti socialiste français, Séverac, à propos d'un livre d'Otto Bauer, chef des socialistes autrichiens, livre au même titre que cet article:

Mais si, selon la formule du programme d'Erfurt, reprise à Linz par nos camarades autrichiens, « la religion est affaire privée », cela va avoir une autre conséquence non moins importante.

Il ne va plus s'agir maintenant de la religion mais de l'Eglise.

Ce n'est évidemment pas la même chose, et Otto Bauer le marque avec beaucoup de force et de bonheur.

« La puissante organisation de domination dont les diplomates siègent dans toutes les cours, dont les princes dirigent les grands partis et influencent les destinées des Etats, c'est l'Eglise. — La mère qui, au chevet de son enfant malade, cherche le salut et la consolation en priant ardemment la sainte Vierge, c'est la religion. — La pieuse légende que la mère raconte à son enfant, c'est la religion. — Le formidable système de domination du droit ecclésiastique, c'est l'Eglise. — Le chant pieux qui console les pauvres et les malheureux, c'est la religion. »

Certes, l'Eglise serait sans puissance si le peuple n'était pas religieux, et cependant il y a des princes de l'Eglise qui ne croient pas à ce que l'Eglise enseigne et des croyants sincères qui détestent l'Eglise, ce qui suffirait à montrer qu'Eglise et Religion ne sont pas identiques.

Et voilà ! Il n'est plus possible de soutenir que l'Eglise n'est pas l'ennemie du peuple, et alors vite une distinction entre église et religion, comme si les deux avaient jamais été séparées ! Séverac nous dit lui-même qu'il n'y a pas d'église possible sans sentiment religieux, et alors pourquoi ne pas démontrer la fausseté et le danger de la religion, la nécessité de l'extirper ? Est-ce parce qu'elle est le chant pieux qui console les pauvres et les malheureux ? Mais n'ont-ils pas besoin de consolation précisément parce que dépouillés et écrasés ? Doivent-ils se consoler de l'être ou ne voulons-nous pas qu'au lieu de cela ils réclament justice ?

Otto Bauer veut bien établir ensuite que l'Eglise est partout et toujours « l'alliée de la classe qui défend sa domination contre la classe montante » ; elle est d'abord avec les seigneurs fonciers contre la royauté, ensuite avec la royauté contre la bourgeoisie, enfin avec la bourgeoisie contre le prolétariat.

Comment ne pas comprendre qu'on peut ici employer indifféremment le mot « religion » à la place du mot « église » parce que le fait que des prélats ne croient pas à leur religion et que des croyants n'aiment pas l'église ne change rien à la marche de l'église et de la religion.

Otto Bauer explique ensuite l'union actuelle de la bourgeoisie conservatrice et de l'Eglise, celle-là ayant compris qu'elle ne peut maintenir sa puissance politique qu'en s'appuyant sur la partie du monde du travail qui n'a pas été déjà conquise par le socialisme, étant encore sous la dépendance du clergé.

Mais pour que cette partie du monde du travail sous la dépendance du clergé cesse de l'être, ne faut-il pas que le mot religieux, cause de la dite dépendance, soit éliminé ? Il semble que non. Ecoutez ce qu'en dit Séverac :

On devine quelle conclusion Otto Bauer tire de ces observations et de ces analyses: c'est la nécessité de séparer l'Eglise d'avec l'Etat et, ajoute-t-il, de le faire de telle manière que les cœurs religieux n'aient pas le sentiment qu'on veut porter atteinte à leurs croyances, mais qu'on veut seulement, — et justement parce que « la religion est affaire privée » — amener l'Eglise à être politiquement neutre, de sorte que « les prolétaires croyants puissent, sans torturer leur conscience, rester en même temps fidèles à l'Eglise et, d'autre part, participer aux luttes de leur classe ».

Ainsi l'anticléricalisme socialiste se distingue de l'anticléricalisme bourgeois. Tandis que celui-ci était jacobin, celui-là est humain, et véritablement libéral. La bourgeoisie, quand elle était anticléricale, ne songeait qu'à établir ses privilèges de classe. Le socialisme, dans sa lutte contre l'Eglise, veut tirer une conséquence logique des principes mêmes de la démocratie et préparer les voies à la pleine liberté des consciences.

C'est inouï ! On reproche presque à la bourgeoisie de n'avoir pas suffisamment ménagé les croyances et l'église, mais il en sera tout autrement avec le socialisme, qui au nom probablement du « matérialisme historique », pense que le clergé peut être politiquement neutre et que les prolétaires peuvent être des croyants soumis et des socialistes révolutionnaires. Quel piètre bafouillage pour éviter de prendre une position nette et crainte de voir diminuer le nombre des électeurs... socialistes!

MAUNOIR

On annonce la mort de M. Albert Maunoir, avocat, ancien conseiller d'Etat genevois et conseiller national. Evidemment son départ est salué, ainsi qu'il convient en cette société d'hypocrisie, par les articles dithyrambiques de la bonne presse. Et pourtant... Et pourtant, comme homme politique, et particulièrement comme conseiller d'Etat, Maunoir ne se signala que par un régime de basse police. On se souvient de l'affaire des fiches en 1909, où il se vit enlever par ses collègues du Conseil d'Etat le Département de justice et police. Il se signala par son régime d'expulsion à jet continu, et cela sans égard pour les larmes et la misère qu'il semait ainsi dans de pauvres familles.

Maunoir était un cœur sec, inaccessible à la moindre générosité, à la plus minime pitié. Avocat d'affaires, membre de Conseils d'administration dont il tirait de beaux dividendes et de superbes tantièmes, se vautrant dans le superflu, il se dressait automatiquement et préventivement contre toute revendication ouvrière, contre tout mouvement tendant à améliorer si légèrement soit-il le sort des miséreux. Il était de sa caste. Il était des « Nous maintiendrons ».

Nous aussi, nous avons pour habitude de nous incliner devant la mort. Mais il y a des moments où il convient de sortir d'une réserve qui, en l'occurrence particulièrement, constituerait une sorte d'acquiescement aux fleurs jetées sur l'ancien policier de la République et Canton de Genève, sur celui qui se révéla toujours et en toutes occasions comme un ennemi haineux des travailleurs, de ceux qui lui assuraient bien-être et privilèges. *Jdx.*

Les Anarchistes et la Guerre

Nos camarades de La Voix Libertaire *de Limoges viennent d'ouvrir une enquête sur le sujet « Les anarchistes et la guerre ». Voici le questionnaire:*

1) Estimez-vous que ,en raison même de leurs principes, les anarchistes ne doivent, *en aucun cas*, prendre une part quelconque à la guerre ?

Si oui, faites connaître les motifs sur lesquels repose votre conviction.

2) Pensez-vous, au contraire que, en certains cas, dans certaines circonstances, les anarchistes font bien d'y participer ?

Si oui, indiquez ces cas et circonstances et exposez les raisons qui justifient cette opinion.

3) Dites, notamment, *si l'anarchiste que vous êtes :*

a) Etablit une opposition marquée entre une guerre offensive et une guerre défensive ;

b) A quels signes il distingue clairement le caractère de l'une et celui de l'autre ;

c) Comment il conçoit que cette opposition ait la vertu de transformer les origines véritables et profondes d'une guerre ou les buts réels (immédiats ou lointains) de celle-ci :

4) Dites, en outre, *du point de vue spécifiquement anarchiste :*

a) Si, entre les nations susceptibles d'entrer en guerre, vous apercevez une différence sensible, tant dans leur structure respective : politique ou économique, que dans le stade d'évo-

lution intellectuelle et morale auquel elles sont parvenues ;

b) Sur quelles constatations repose une telle appréciation ;

c) Si, entre la situation et le degré d'évolution de ces nations entre lesquelles un conflit armé est à prévoir, il existe, selon vous, un tel écart que se battre pour l'une ou les autres contre l'autre ou les autres, ce sera se battre pour l'Anarchie et risquer sa vie pour hâter l'avènement d'une Société libertaire.

Les réponses devront être adressées à M. Theureau, boulevard du Port-Royal, 84, Paris, Ve.

Une réponse détaillée à un tel questionnaire ne nous paraît pas des plus faciles et nous croyons devoir en conseiller tout particulièrement la discussion dans nos groupes. La guerre infâme nous menace toujours et nous n'aurons pas trop de toutes nos forces et connaissances le jour où elle éclatera, afin de contribuer à l'empêcher.

Chrétien ?

Nous reproduisons ci-après une réponse de notre camarade Malatesta, qui s'adresse aussi bien aux chrétiens de la « non résistance » qu'à ceux de nos camarades qui, non contents de faire ressortir que faute de résister à la violence, nous en perpétuons le règne, se plaisent presque à imaginer qu'elle ne devra pas connaître de bornes et en font une apologie enflammée, qui est souvent cause que la masse se méprend sur nos idées. Nous voulons répondre d'une façon adéquate à tous les coups qui peuvent nous être portés, mais il doit être bien entendu que la première raison pour laquelle nous nions tout pouvoir politique, c'est qu'il ne peut subsister sans cette violence, dont nous poursuivons l'élimination au sein des sociétés humaines.

Je me vois traité de « communiste chrétien », à propos d'une vieille polémique, qui vient d'être reprise, sur la haine et la terreur révolutionnaires. Et je ne sais s'il faut considérer le qualificatif inattendu comme un éloge non mérité ou comme une injure gratuite.

A part la croyance religieuse que je ne pense guère qu'on veuille m'attribuer, et en considérant le christianisme comme inspirateur de sentiments éthiques et règle de conduite pratique, nombreuses et diverses sont les façons d'entendre la qualité de chrétien. Je connais dans l'histoire du passé et dans la vie contemporaine beaucoup d'âmes nobles et douces qui se disent chrétiens, comme je sais de fiers révoltés qui ont combattu au nom du Christ pour la liberté et la justice. Mais je sais aussi que Simon de Montford, Ignace de Loyola, Torquemada, Luther, Calvin, se sont dits chrétiens ; comme se disent chrétiens la plupart des oppresseurs, et je me demande, si en me référant à ces derniers et à toutes les persécutions et les tueries perpétrées au nom du Christ, je ne pourrais à mon tour et avec plus de raison traiter de chrétiens les farouches prêcheurs de haine, vengeance et terreur.

Mais pourquoi s'en rapporter à Christ et à l'histoire de ses sectateurs, lorsqu'il serait si simple, et bien plus sûr, de juger les idées et les propos d'un homme, par ce qu'il fait et dit lui-même, tout au moins lorsqu'il s'agit d'un qui dit clairement ce qu'il pense et a toujours agi en conformité de ce qu'il dit !

Je pense, et je l'ai souvent répété, que ne pas résister au mal « activement », c'est-à-dire de toute manière possible et adéquate, est théoriquement absurde, parce qu'en contradiction avec le but d'éviter et détruire le mal, et pratiquement immoral, parce que la solidarité humaine et le devoir qui en découle de défendre les faibles et les opprimés se trouvent ainsi reniés. Je pense qu'un régime né de la violence et qui ne maintient par la violence ne peut être abattu que par une violence correspondante et proportionnée, et que c'est donc une sottise ou une tromperie de compter sur la légalité forgée pour leur défense par les oppresseurs mêmes. Mais je pense que pour nous qui visons à la paix parmi les hommes, à la justice et à la liberté de tous, la violence est une dure nécessité qui doit cesser, la libération obtenue, là où cesse la nécessité de la défense et de la sécurité, sous peine de devenir un crime contre l'humanité et de mener à de nouvelles oppressions et iniquités. Je comprends l'explosion inévitable des vengeances populaires et leur rôle historique ; mais nous ne devons pas, nous, encourager les mauvais sentiments suscités par l'oppression chez les opprimés. Tout en laissant que le torrent déborde et emporte le triste passé, nous devons nous efforcer de conserver à la lutte le caractère de lutte pour l'intégrale émancipation humaine, nous inspirant toujours de l'amour pour les hommes, pour tous les hommes, et rejetant de notre esprit, et dans la mesure du possible de celui des autres, les propos troubles que la tyrannie suscite et le désir de vengeance nourrit.

Est-ce là du christianisme ? J'y vois simplement un sentiment anarchique, un sentiment humain.

—

Après avoir dit cela, pour rejeter la qualification de chrétien, qui me blesse dans mes convictions philosophiques et morales et qui paraît artificiellement lancée pour créer l'équivoque autour de mes idées, je veux exprimer encore ma vieille opinion qu'entre moi et certains camarades au langage féroce, il n'y a pas de véritable dissentiment ou c'est un dissentiment purement littéraire.

J'ai la chance — ou la malchance — de ne pas être un homme de lettres. Je ne sais faire et ne me soucie pas de belles phrases, je n'aime guère les amplifications réthoriques, j'entends toujours à la lettre ce que je dis et j'ai ainsi la tendance à prendre à la lettre ce que disent les autres.

C'est pour cela qu'une certaine littérature a sur moi un effet horripilant.

Errico Malatesta.

Au service de la paix

Mon cher ami,

Je reçois de Suisse, vraisemblablement par l'intermédiaire du *Réveil*, et sous le titre modeste et sublime que j'inscris à nouveau en tête de ces lignes, un appel pour l'érection d'un « monument international à la mémoire de toutes les victimes de la grande guerre ».

Je n'y souscrirai pas.

Dois-je dire d'abord ma pitié infinie pour toutes les victimes de cette énorme hécatombe, de « cet égorgement sans nom », pour toutes les victimes, militaires et civiles, directes et indirectes : les morts à qui l'on prit la vie ; les blessés que l'on priva du plus grand des biens: la santé ; les vieillards que l'on ruina; les enfants que l'on sevra des caresses paternelles; les générations qui ont suivi la guerre empoisonnées par le grand luxe, les malfaçons économiques, fournisseuses de camelote et par la stupide débauche ; tous ceux-là, tués, brimés ou diminués afin qu'industriels, mercantis crapuleux, embusqués de tous ordres, puissent ramasser dans le sang ou le vol, argent, pouvoir, honneurs. Le cœur se serre aussi fort qu'il y a dix ans quand l'âpre vie de l'après-guerre laisse le temps d'y songer.

Mais à constater ces ruines, matérielles et morales, l'idée principale qui vient à l'esprit est celle-ci. Comment les empêcher à l'avenir? Comment faire pour que, dans quelques années, une presse de plus en plus pourrie et dépendante, ne vienne prêcher une fois de plus une nouvelle « dernière des guerres » et que la masse, ignorante et grise, ne crie encore, dans chaque pays: « A Berlin, à Paris, à Londres, à Vienne, à Budapest, etc. Mort, mort, mort! » Comment empêcher ces retours imbéciles et funestes ?

En commémorant par un monument le souvenir des anciennes erreurs ? Mais que dira ce monument aux nouvelles générations, froid et nu, et sans personne pour le commenter ?

Et où l'ériger ? En un seul point du globe ? C'est insuffisant, même quand ce point est un centre comme Genève.

Il faudrait en mettre partout, comme on a mis partout des « monuments aux morts de la grande guerre ».

Mais vous savez bien qu'aucun gouvernement ne permettra d'élever un monument, non pas vengeur, mais seulement véridique. Tous les monuments actuels sont dédiés « à nos héros » — on sait ce qu'il en était de cette héroïsme forcé, soutenu par les baïonnettes et les revolvers des prévôtés nationales — « aux défenseurs de la patrie » quand ils défendaient surtout — c'est avéré — les intérêts des industriels. Une fois, une seule fois, j'ai pu lire une dédicace sincère, à Saint-Claude, dans ce vieux Jura des bonnes traditions. Les autres dédicaces, ce sont mensonges, grandiloquence vaine et exaltation de la haine. Un unique monument propitiatoire opposé à cette innombrable bêtise et chauvinerie sera de peu d'effet, si tant est que le gouvernement fédéral laisse élever un monument assez génialement laid et puissant pour inspirer aux jeunes gens et aux jeunes filles l'horreur d'une chose qu'ils ne connaissent que par des récits le plus souvent intéressés et tendancieux; un monument assez horrible et vrai pour que de chaque cœur jaillisse, en le voyant, ce cri qu'il n'y aurait alors pas besoin d'inscrire sur le socle: « Plus jamais cela ! »

Les centaines de mille francs nécessaires à l'érection d'un tel monument seraient infiniment plus utiles si on les consacrait à l'édition de brochures populaires à bon marché qui, distribuées à profusion parmi le peuple des villes et des campagnes, répandraient la vérité, la simple vérité sur les faits de la dernière guerre et des années qui suivent. Voilà vraiment et voilà seulement comment on peut se mettre « au service de la paix ».

Un unique monument dans le monde — en admettant que les gouvernants le laissent ériger — fût-il grand de tous les péchés guerriers du monde, ne serait plus, au bout de huit jours, regardé même de ses habituels voisins; la brochure et le tract pénétreront partout et peuvent être sans cesse renouvelés.

Voilà pourquoi je ne souscrirai pas au « Monument international de la geurre ».

A. M.

—

N. d. R. Que notre correspondant se rassure. Nous n'envorrons jamais des appels pour n'importe quel monument. Dans le cas particulier, nous sommes presque à nous demander si l'appel en question ne cache pas une filouterie matérielle en plus de celle morale qu'il représenterait sans doute. Nous n'en avons eu connaissance que par la lettre ci-dessus reçue de France. Il n'y a pour nous qu'un moyen de vouloir la paix : c'est pour chaque individu de bien se dire qu'il n'obéira à aucun ordre de mobilisation. Pour que non seulement tel ou tel individu isolé, mais les masses travailleuses dans leur ensemble arrivent à cette conclusion, il y a sans doute une immense propagande à faire, mais il ne faudrait pas qu'elle s'égare dans une littérature si éloquente soit-elle qui demeurerait inopérante le jour de la catastrophe. Homme, travailleur, ne sois pas soldat ! Voilà ce qu'il ne faut cesser d'enseigner.

La politique

La politique est une vieille, très vieille chose, mais ses maximes et sa pratique n'ont pas changé de beaucoup depuis le premier traité sur la matière que nous connaissons, celui d'Aristote (384-322 av. J.-C).

Pour conserver la tyrannie, il disait que le tyran devait s'employer :

A abaisser tant qu'il est possible les personnages les plus éminents et se défaire des plus habiles ; ne permettre aux sujets, ni banquets, ni sociétés, ni instruction, ni autre chose semblable; écarter surtout ce qui est propre à élever l'âme et à inspirer de la confiance ; défendre les écoles et toutes les assemblées d'amusement ; prendre toutes les mesures pour que les habitants ne s'entre-connaissent plus, cette connaissance n'étant propre qu'à les rendre confiants entre eux; avoir des patrouilles qui aillent jour et nuit par les rues et qui écoutent aux portes des maisons. Par là rien ne demeurera secret de ce que font les gens ; peu à peu, ils s'accoutument à l'esclavage.

2' A semer la discorde entre amis.

3) A appauvrir les citoyens, si bien qu'absorbés par des travaux dont ils ont besoin pour vivre ,ils n'aient pas le loisir de conspirer.

4) Y ajouter le poids des impôts.

Mussolini a appliqué à la lettre ces maximes, qu'Aristote précise encore davantage ainsi :

Le tyran s'étudie à trois choses : La première, à tenir ses sujets dans le plus profond avilissement : un homme sans cœur *ne conspire ni ne machine contre personne. La deuxième,*

à les tenir dans la défiance les uns des autres, car la tyrannie ne peut être abattue, s'il n'y a des gens qui aient entre eux une confiance mutuelle. Aussi les tyrans font-ils la guerre à tout honnête homme qui a du courage. *Cette espèce de gens est pernicieuse à leur état, parce qu'ils ne veulent pas se laisser traiter servilement, qu'ils sont francs avec tout le monde, surtout entr'eux, et qu'ils ne sont délateurs de personne.*

C'est donc un art très ancien que celui d'asservir les hommes, mais une fois connu, il ne devrait pourtant pas être difficile de trouver aussi le moyen de se délivrer à jamais de tout tyran. Mais voilà, l'anarchie paraît une folie et alors on s'emploie surtout à se chercher un bon maître, avec le merveilleux résultat que chacun connaît...

GENEVE

Une superbe victoire catholique.

Sous les auspices de la Société des Libres-Penseurs, Lorulot donnait, vendredi 22 janvier, à la petite Salle communale de Plainpalais, une conférence contradictoire sur le sujet. « Pourquoi je ne suis pas chrétien. »

Lorsque je pénétrais dans la salle archicomble, la conférence avait commencé. Je fus de suite saisie par un malaise subit. Une odeur, tout d'abord indéfinissable, vint chatouiller mes narines délicates. Une odeur qui rappelle assez celle des caves où s'entasse la pourriture... ça sentait le cafard, l'encens, la sacristie, les punaises et l'ostie.

Etonnée tout d'abord par cette odeur à laquelle je n'étais pas habituée, j'en cherchais la provenance.

Mes recherches ne furent pas laborieuses : le conférencier interrompu de toutes parts par des vociférations telles que: Assassin, bandit, crapule, salaud, etc., enfin quoi, en un mot tout le répertoire ecclésiastique, me firent comprendre que messieurs les ratichons avaient délégué à cette conférence tout ce qu'il y avait de mieux en représentants de leur secte.

A mon avis, Lorulot s'est donné beaucoup trop de mal à développer son sujet. A sa place, j'aurais désigné, dans la salle, tous les petits voyous en habit noir, tous les pauvres petits miteux qui tombaient de sommeil, mais « que la conscience du devoir à accomplir » tenait vissés sur leurs chaises. Il fallait les voir gueuler les pauvres gosses. Ils n'y comprenaient rien ,absolument rien, mais ils avaient reçu l'ordre de gueuler et ils gueulaient.

Ensuite, j'aurais désigné toutes les poissardes de confessionnal, engoncées dans de longues, longues robes, qui ne laissaient voir que leurs trognes contractées par la fureur, l'œil mauvais, la bouche baveuse, et un poing tendu vers celui qui osait douter des beautés du catholicisme. Si c'est ça des figures de saintes, eh bien, ce n'est pas beau.

J'aurais montré à la foule de curieux, tout le troupeau de jeunes ânes, au cerveau obtus, vomissant à pleine bouche... des imprécations sans suites (inspirées par le seigneur, sans doute), s'excitant les uns les autres et, soudain, prenant un air cafard et mielleux quand un des nôtres s'approchait pour les calmer.

J'aurais présenté à l'aimable société l'impresario de cette superbe ménagerie, l'abbé Clavel, digne représentant de cette horde en état d'hystérie. Sa figure éclairée d'un sourire qui voulait nous dire: Hein! pas mal immaginé! Vous vouliez de la contradiction? eh bien! en voilà! Ce n'est peut-être pas très fort, mais, que voulez-vous, tous nos actes sont le reflet de notre intelligence. On fait ce qu'on peut !

Après avoir désigné tous ces phénomènes, j'aurais conclu: Voilà pourquoi je ne suis pas chrétien.

C'était bien suffisant.

Le *Courrier de Genève*, rendant compte de cette belle soirée, anonce: « déroute complète des libres-penseurs. » Il n'a pas tort. Nous avons été complètement déroutés par la constatation de l'insondable gouffre de l'imbécillité de ces gens-là. Du reste, ils s'en vantent. Pour terminer la... représentation, et pour qu'il ne reste aucun doute à ce sujet, ils montèrent sur les chaises et entonnèrent un chant (du moins, je crois que c'est un chant) dont les paroels disaient entre autres:

Je suis crétin, je suis crétin.
Je suis crétin, je suis crétin.

Ce que c'est tout de même que de manquer de modestie.

Pour conclure, un petit conseil aux libres-penseurs en déroute: La prochaine fois que vous vous rendrez à une conférence contradictoire, n'oubliez pas de vous munir de... poudre à cafard. Ce cera le seul moyen de calmer cette vermine.

Claudine et Claudinet.

Genève. — Imp. 23, Rue des Bains

Notes en marge

FIERE REPONSE

Trotzky déclare avoir fait, à ceux qui lui enjoignaient de cesser toute opposition, cette fière réponse:

Seuls, des fonctionnaires dégénérés pourraient demander à des révolutionnaires de cesser leur activité poitique. Seuls, les plus bas des renégats pourraient faire une telle promesse.

Fort bien, Léon Trotzky, mais cela a été pourtant demandé, sous peine d'emprisonnement, de déportation et de fusillade, à des milliers de révolutionnaires non bolchevistes. Et c'est vous-même, Trotzky, qui l'avez demandé, et c'est vous-même qui avez présidé à la répression la plus odieuse et féroce. Il ne semble d'ailleurs pas que même le malheur vous ait enfin laissé entrevoir la vérité. Vous ne protestez encore et toujours que pour vous et vos amis ; le reste de l'humanité ne semble pas exister pour vous, et alors comment vous étonner si vous n'existez pas pour elle?

LES DEUX POIDS

La *Tribune de Genève*, parlant du 70me anniversaire de M. Paul Milioukov, professeur russe en exil, se plaint que « la presse russe a cesé d'exister en Russie même, où ne paraissent que des bulletins officiels du gouvernement bolcheviste ». Mais il y a un autre pays où la situation est identique, au point de vue de la presse, un pays qui n'est pas si éloigné de la Suisse, puisqu'il est à sa frontière même, et la *Tribune de Genève* n'a jamais cru devoir protester.

Il y a aussi un prof. Salvemini, exilé de son pays, et que la Suisse a jugé indésirable, non seulement pour y venir demeurer, mais pour y donner une simple conférence et repartir. Allons, Messieurs les fascistes suisses, vous êtes trop disqualifiés pour parler de droit et de justice.

BOURDES GROSSIERES

Le rédacteur du *Citoyen* est prié de ne pas se rendre trop ridicule. Les tribunaux mussoliniens ont acquitté bon nombre de voleurs et d'assassins fascistes ; un plus grand nombre encore n'a pas été le moins du monde inquiété. Mais il arrive, comme dernièrement à Milan, que les voleries atteignent des proportions telles qu'à moins d'aller à un désastre, il faut y mettre un terme. Et alors des sous-ordres sont condamnés, des chefs mis à la retraite, d'autant plus que d'autres profiteurs attendent impatiemment leur tour. Autour des condamnations prononcées, une habile réclame est faite, mais chacun sait que les déportés fascistes jouissent d'un traitement spécial.

Si Mussolini a dû imposer les démissions au gouverneur de Rome et aux podestats de Milan et d'autres villes, c'est qu'en trois ans, depuis la suppression des Conseils communaux et provinciaux, les dettes des principales villes ont passé de 3060 à 5481 millions, celles des provinces de 954 à 1326 millions. En comprenant les petites villes, la dette a augmenté certainement de plus de 3 milliards, sans compter une augmentation de 500 milions par an de nouveaux impôts.

La déportation du podestat de Trente sert à Mussolini pour se justifier du gaspillage criminel démontré par les chiffres ci-dessus, parus dans le *Corriere della Sera* du 20 novembre 1928.

M. le rédacteur du *Citoyen* est sans doute tout aussi grotesque en prétendant que M. Prime de Rivera ne s'appuie pas sur l'armée, l'église et le capitalisme, comme si son coup d'Etat n'avait pas été un coup d'Etat militaire et comme si notoirement le Saint-Siège n'était pas intervenu pour inviter le clergé à se rallier à l'ignoble soudard. Quant à un gouvernement contre le capitalisme en régime capitaliste, ce n'est qu'une trouvaille digne du jésuitisme des chrétiens-sociaux, sur laquelle nous ne croyons pas même devoir nous attarder.

IMPOSTURE FASCISTE

La mort de M. Albert Maunoir a dicté au Fabre de *La Suisse* les lignes suivantes :

Maunoir était fermement attaché aux principes libéraux ; le rôle de médiateur, de mainteneur de cette vertu que Montesquieu exige des démocraties, il l'assignait à son parti et le soutenait avec fidélité. Il ne semble pas qu'il ait pris conscience des nécessités de l'après-guerre et qu'il ait tenté, face aux revendications socialistes qui, dépouillées de leur virus marxiste, ne sont pas toujours sans être fondées, de chercher les moyens d'une politique vraiment créatrice de justice économique et de paix sociale.

S'il y a quelque chose d'écœurant, c'est de présenter le fascisme comme « une politique vraiment créatrice de justice économique et de paix sociale ». Une justice économique consistant à empêcher les travailleurs de faire aboutir la moindre de leurs revendications, à les réduire à un état de servitude tel qu'il ne leur est plus permis de changer de métier ou de domicile ; une paix sociale assurée seulement par une armée extraordinaire de plus de trois cent mille brigands en chemise noire. Etrange paix que celle qui ne se maintient que par la force des armes et moyennant un Tribunal spécial et des lois d'exception !

Il est vrai de dire que le libéralisme de M. Maunoir a consisté surtout dans une recrudescence d'expulsions et dans une haine bien marquée du pauvre monde.

MONOPOLISME

Grande campagne des votards suisses pendant tout un mois pour savoir si le blé allait devenir un monopole privé ou un monopole d'Etat. Les spéculateurs de la finance et de la meunerie ont eu devant le peuple une majorité imposante, d'autant plus que le gouvernemeni fédéral, obéissant en cela aux injonctions de la ploutocratie, avait décidé lui-même de renoncer au monoople du blé qu'il avait décrété en 1914, dès la guerre déclarée.

Les socialistes se sont beaucoup démenés pour maintenir le monopole d'Etat, car ils n'interprètent pas le socialisme comme la négation de tout monopolisme ; au contraire, bien qu'ils s'en défendent, ils ne voient d'autre moyen de combattre les monopoles privés que d'en faire des monopoles d'Etat, cet Etat étant encore bourgeois et capitaliste.

Cette regrettable confusion d'idées amène la masse à voir presque un sauveur dans ce même pouvoir politique dont elle est victime. Elle espère et ne demande plus qu'à s'assujettir de plus en plus ou formidable mécanisme de la domination ploutocratique. Allez ensuite attaquer ce même Etat toujours plus maître de la vie de tout le monde. Mais nombreux sont encore parmi les socialistes ceux qui croient fermement que nous les anarchistes faisons le jeu de la bourgeoisie.

LA PRISON ITALIENNE

L'organe libéral anglais *The Daily News* a publié une enquête sur l'Italie, se résumant par ces mots: « Plus que jamais, depuis que le fascisme est au pouvoir, l'Italie ressemble à une prison. » Et il fournit une foule de faits et de preuves à l'appui de son affirmation.

Mais ce dont fut le plus impressionné le correspondant anglais c'est l'insistance et l'âpreté avec laquelle la campagne pour l'augmentation des naissances est menée. Dans les petites villes, le grotesque s'en mêle. A la naissance de jumeaux ou d'un nouveau rejeton d'une famille déjà nombreuse, des cortèges avec musiques et drapeaux ont lieu, suivis de meetings où l'on débite les pires idioties.

A Turin, une campagne frénétique a lieu contre les célibataires. Les chefs fascistes qualifient cette ville de *tache noire*, le nombre des naissances y ayant diminué ces derniers mois.

Crime et folie ont toujours marché de pair.

Camarades ! apprenez l'esperanto. Cours gratuits par correspondance. S'adresser à Laborista Esperanta Grupo, 6, rue des Terreaux-du-Temple, Genève.

N° 765 — SAMEDI 9 MARS 1929

Le Réveil anarchiste

CHRONIQUE RÉGIONALE

Genève

Les prêtres à l'Hôpital.

Comme chacun le sait, les établissements dits hospitaliers, sont laïques. Néanmoins, les pasteurs et les prêtres ont le pouvoir de faire pénétrer leur influence dans ces lieux de douleur, sous le fallacieux prétexte de charité chrétienne. Cela est déjà une anomalie pénible, parce que celui qui a été hospitalisé a pu constater de quelle façon les religieux pratiquent pour insinuer la croyance en dieu, dans ces milieux. Voici un fait dont j'ai été témoin, il y a quelques jours.

Sur son lit de souffrances, un pauvre vieux de 70 ans, d'origine italienne, est atteint de paralysie partielle. Sur les registres, il a été inscrit de confession catholique, non pas qu'il croie en cette religion, mais simplement parce qu'on l'a baptisé ainsi. Les prêtres ne manquent jamais de ressaisir la proie qu'ils ont détenue au premier jour de la vie, aussi font-ils de fréquentes visites à l'incrédule. N'arrivant pas à leurs fins, ils font intervenir un prêtre italien, fasciste, soit dit en passant, qui s'en va chez la femme du malade pour lui demander l'autorisation de confesser le mari. Celle-ci ayant acquiescé, voilà l'ensoutané qui s'en vient triomphant auprès du demi-paralytique et commence à lui parler en son langage natal, de la mort, de l'âme, de l'enfer. L'effet est immédiat. Le pauvre septuagénaire commence à trembler, il pousse des gémissements d'effroi, le tortionnaire continue à parler onctueusement et arrache la confession tant désirée. Pour terminer, le sinistre corbeau applique un crucifix sur les lèvres du malade.

Le résultat de tout ceci fut que le pauvre vieux devint tellement agité pendant la nuit qu'il faillit trépasser. Il ne se remit de sa terreur que grâce aux exhortations de son voisin de lit, qui était un libre-penseur.

Voilà un à-côté des bontés chrétiennes. De tels faits se renouvellent presque chaque jour dans nos hôpitaux réputés laïques. Honte à ceux qui pour faire pénétrer leur croyance commettent de telles bassesses, supplicient des moribonds, profitent de la souffrance et de la mort des hommes pour maintenir leur domination.

Le 93.

Papillons volent.

En réponse à l'attaque des cagots, qui chantaient victoire pour la sainte alliance du fascisme et du cléricalisme, la Libre-Pensée a lancé des papillons, dont voici quelques spécimens:

Catholiques! Votre Eglise est une Religion d'Argent, puisqu'elle vend tous ses Sacrements: Baptêmes, mariages, enterrements, etc. Elle est des plus immorales puisqu'elle doit son existence à son infernale trinité: Torquemada, Borgia, Loyola.

—

Plus on a de la religion, plus on a la foi; plus on a la foi, moins on raisonne; moins on raisonne, plus on est bête; plus on est bête, plus on est facile à gouverner et à exploiter. Combattons donc les religions.

—

Un enfant ne demande pas de preuve. Il croit tout ce qu'on lui dit. Des centaines de millions d'audltes n'exigent aucune preuve en matière de religion.

—

Les superstitions abrutissent les masses.

—

Catholiques! Presque tous les clochers de vos églises sont surmontés de paratonnerres, ce qui prouve bien que votre Dieu-Eucharistique est un Dieu apocryphe, incapable de se défendre contre le feu du ciel, contre les méfaits de la foudre.

—

La civilisation pour les individus, comme pour les peuples, se mesure à la dose de christianisme qu'ils sont en pouvoir d'éliminer.

La prose à Trop-Lu.

Ce digne reporter de la *Julie* est un drôle de bonhomme, qui a la spécialité d'assommer ses lecteurs avec des perles vraiment idiotes. A propos d'un récent incendie, il écrivit gravement: « Toutes les personnes malades furent transportées dans des hôtels d'alentour; une seule qui était morte il y a deux jours fut laissée à la Morgue. » Vraiment fort, notre journaleux!

—

Lorsque le même va interviewer un maire d'une commune environnante pour savoir si la vache du voisin a mis bas un veau à deux têtes, la narration de la tournée de cave est invariable: « Gentiment invité par M. Pierre ou Paul, nous sommes allé à Trifouilli-mes-Chaussettes. A bord de la rapide Chrysler-Six de notre sympathique cicerone, qui soit dit en passant est un as du volant, nous arrivons sans encombre. Nous fûmes délicieusement reçu par l'adjoint Untel, et après avoir dégusté un excellent petit vin du pays, il nous présenta son taureau, etc., etc. »

Et dire que c'est pour lire de telles bêtises que de pauvres bougres d'ouvriers achètent quotidiennement la *Julie!*

—

A tout propos et hors de propos, la *Julie* décoche le coup pied de l'âne aux anarchistes.

C'est ainsi que le moindre incident ou la simple présence de nos camarades dans une affaire quelconque, lui sert à des insinuations malveillantes. Récemment, nous pouvions lire, dans un compte rendu de dix lignes, ainsi conçu: 1re ligne, L'anarchiste, etc.; 2me ligne, L'anarchiste bien connu de la police; 3me ligne, Le jeune anarchiste bien connu; 4me ligne, Le tribunal condamne l'anarchiste, et le reste à l'avenant.

Il se peut que notre camarade soit connu, mais toi, mon pauvre Trollux, tu es vraiment Trop-Lu. Tu es même rasant!

—

Par contre lorsqu'il s'agit d'un gros voleur, qui non content d'exploiter son personnel, a puisé dans la caisse, la *Julie* se montre d'une magnanimité extraordinaire. Au moment où le « barbot » d'envergure passe à l'instruction ou au tourniquet, ce n'est que larmoiements et appels à la pitié, que pousse ce lamentable canar en faveur de l'apache en haut de forme.

C'es tainsi que selon le charitable reporter Trollux (voir plus haut), le directeur de la Caisse de Prêts sur gages faisait pitié tant il paraissait lamentable. Pour les frères F., Troplu était ému aux larmes devant ces deux malheureux, etc.

M. C.

Drôle de justice.

Au Grand-Saconnex, un pauvre diable de « cul-terreux » doit trimer du matin au soir pour un gros paysan: et celui-ci en retour ne lui donne pas suffisamment à manger.

Pour comlpter sa misérable pitance, l'ouvrier de campagne s'en va traire, clandestinement, de temps à autre, une bonne et charitable vache. Ayant été un jour surpris, il avance au commissaire qu'il a été contraint de chaparder un peu parce qu'il avait été poussé par la faim. Le larcin consistait en 12 litres de lait environ, ce qui correspondait à peine à cent sous.

Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, il s'est trouvé à Genève un tribunal pour condamner un tel délit à 5 jours de prison! Ainsi le sacro-saint principe de la propriété privée est resté immaculé et une fois de plus la société était vengée d'un ennemi mortel.

Pauvres robins, parions qu'ils n'ont jamais lu « Les jugements du président Magnaud » !

Les sales boîtes.

Chez Tosetti. — Cet entrepreneur de gypserie et peinture, dont la réputation n'est plus à faire, vient d'ajouter un nouveau fleuron à sa renommée de patron pingre. C'est avec plaisir que nous le clouons au pilori, pour un fait révoltant. Ce disciple d'Harpagon, au nez crochu, exploitait honteusement, depuis plus de deux ans, un pauvre gosse de 17 ans, qu'il était allé recruter dans une famille de huit enfants, dans les montagnes italiennes où l'ignorance et la misère sont à leur comble. Quoique ayant fait venir officiellement ce malheureux gosse pour suivre les écoles, Tosetti l'employait exclusivement aux travaux de son entreprise. Le fait étant parvenu à la Commission des apprentissages, celle-ci intervint pour qu'il soit contracté un engagement d'apprenti en règle. Il semble que c'est dès ce jour que la rancune de l'exploiteur ne connut plus de borne. Invoquant des prétextes plus ou moins grossiers, il déclara à son apprenti que dorénavant il ne le voulait plus chez lui pour l'entretenir. Pour la nourriture, l'entrepreneur Tosetti alloua généreusement à son apprenti la formidable somme de 5 fr. par semaine. En guise de logement, il lui assigna une vieille masure délabrée, à 6 ou 7 km. de la ville, dans laquelle le pauvre gamin, sur une vieille paillasse infecte, se couvrit avec une couverture et des sacs à ciment, et ceci pendant la période où le thermomètre était descendu à son niveau le plus bas. Ajoutons à cela que T. faisait travailler son apprenti le dimanche, sous peine de représailles. En cela il était courageusement aidé par ses filles. Voilà où peuvent descendre certains exploiteurs. C'est grâce à un de nos camarades que ces faits révoltants ont cessé et les excuses jésuitiques, les explications embrouillées de Tosetti ne changeront rien à la gravité des faits ci-dessus.

Les officiels s'occupent de cette affaire, qui est trop scandaleuse pour qu'elle puisse se passer sous silence. Aux travailleurs, à la population de montrer du doigt de tels exploiteurs et les couvrir de réprobation.

Lemasson.

Lausanne

Mentalité maternelle.

Je me souviens d'un fait, se passant pendant la guerre, qui me parut monstrueux, et vu maintenant à distance est ignoble et barbare.

Dans une famille, le fils qui n'avait pas 20 ans, donc ayant assez vécu, fut « appelé sous les drapeaux ». Il revint de la visite, orné d'une

---

Lecteur, abonne-toi au Réveil anarchiste, *qui te donne droit à son Edition régionale.*

Rue des Savoises, 6, Genève.

Abonnement: 1 an 5 fr.; 6 mois fr. 2.50. On peut s'abonner aux camarades vendeurs.

Boycottons „La Suisse"

journal fasciste

cocarde flamboyante, telle celle des têtes de bétail primé pendant la semaine de Pâques. Il n'y eut chez les siens aucun serrement de cœur, mais au contraire on fit une fête à tout casser, les chants patriotiques faisaient retentir toute la maison. Le jour de gloire (lisez folie) était bien arrivé!

Il y a des créatures humaines qui ne méritent pas le nom de mères.

Quand, à la vache, on enlève son veau, elle souffre et son regard est voilé de tristesse. Et le petit veau qu'on emmène, tout le long du chemin, se retourne, croit toujours voir venir sa mère, et pleure! Alors, concluez.

Mais vous, mères, qui méritez ce nom, quand on viendra vous dire que la « Patrie appelle tous ses enfants », répondez-lui: « Mes enfants sont à moi et non à toi, je ne te connais pas. Tu n'es que la domestique rampante de la finance, il y en a comme toi, à chaque frontière. Et comme si vous n'étiez pas déjà trop nombreuses, il y en a qui depuis la guerre ont même l'intention de faire des petits. Tes boniments ressemblent à ceux d'une saltimbanque, tu n'es qu'une voleuse d'enfants. Amour sacré de la Patrie! Brailles-tu. Mais je n'ai pas besoin de t'aimer plus qu'une autre te ressemblant, et quant à ce que tu désignes par « sacré » et des misérables qui sacrent et bénissent le sang qui coule, il ne faut pas m'en parler. Tu n'as qu'à disparaître, ainsi que tes semblables. »

Oh! mères, qui sacrifiez votre enfant aux mots ensanglantés de gloire et de victoire, ne vous a-t-il pas parfois sauvé la vie, quand, accablées de chagrin ou de découragement, deux petites menottes, grosses comme rien, se levaient vers vous pour vous embrasser, ne vous a-t-il pas rendu le courage et rattachées à la vie?

Et maintenant que des mains rugueuses de travailleurs se tendent vers vous pour lutter et garder la vie que vous leur avez donnée, les repousserez-vous?

Tant de jeunes femmes aussi se laissent influencer par ce que les gouvernements appellent et exploitent: le prestige de l'uniforme.

A sa vue, tout leur être frémit et elles ne savent pas même de quoi.

Cette affreuse défroque n'est pourtant que le linceul dont on enveloppe les hommes déjà de leur vivant; le moindre des effets qu'il puisse produire, quand on a conscience de la réalité, c'est simplement: la chair de poule. C'est donc ça que vous aimez? L'uniforme, tout le fourbi et la cocarde? Rien d'autre?

Le réveil de vos sentiments à la réalité et à la raison ne peut tarder plus longtemps. La menace est sur nos têtes.

Quand l'amour maternel, méprisant les frontières, planera sur l'humanité tout entière quand l'attachement de la compagne choisie avec confiance sera fait de pensées et d'affection, concentrées exclusivement sur l'homme et pour l'homme lui-même, alors seulement ce sera le Grand Jour où le monde entier pourra dormir en paix.

Une mère.

Fribourg

Calotisme.

Regardant à une vitrine de libraire, mon attention fut attirée par un grand spectacle offert par un illustré en ses pages de milieu. Je vis huché sur une estrade, une espèce de mannequin rond comme trois tonneaux, tellement il était surchargé de robes et de manteaux de femmes, de voiles, de dentelles, de dorure, de bijoux. J'ai cru d'abord à une réclame de magasin, mais c'étaient les cérémonies du sacre du pape. Je m'enfuis en hâte, de crainte d'en avoir le cauchemar.

Mais jouant de malchance, je croisais un curé, qui déambulait à grandes enjambées, le sourire sur son masque, la soutane au vent, sa vieille défroque verdie par manque de soins clapotant sur ses souliers sales; même son affreux chapeau prenait un air goguenard. Je l'ai regardé passer, celui-là, mais avec quel dégoût. C'était mon droit, un chien regarde bien un évêque, dit-on. C'est aussi son droit, cette brave bête, malgré quelques os chipés quand il a faim, à la conscience tranquille, tandis que l'autre... eh! bien l'autre, si le chien le regarde, c'est que sa binette ne lui revient pas et il se dit. Impossible de mordre dans ce tas de chiffons, mais crois-moi, mon bonhomme, je me rattraperai bien.

Aux ordures, toute cette friperie, ces dorures, ces couronnes, ces trônes témoins de tant de crimes, d'ignominies! Aux ordures, ces dentelles, ces robes, depuis la plus riche jusqu'à celle devenue vert-chou qui habille le corps d'un homme, lequel est comme tous les autres hommes. Toute cette pourriture en un seul tas, et que personne n'y touche même avec des pincettes.

Mais le chien qui regardait l'évêque, flairant de bien loin, et se souvenant, viendra tout essoufflé et tout croté y déposer sa bénédiction.

M.

Bienne

Conférence Lorulot.

La conférence Lorulot, devant un auditoire de plus de 200 personnes, a eu un double effet. Démontrer l'inconséquence, la contradiction de l'Evangile et la mobilisation de deux pasteurs et quelques jeunes énergumènes de sacristie pour la claque.

Pendant la conférence, dans les passages le conférencier s'est attaché à démontrer les bases fragiles et niaises du dogme religieux, et le double rôle que l'on donne à Jésus, les chrétiens devenaient blèmes, ne tenaient plus en place à l'ouïe de son argumentation.

Dans la contradiction, le pasteur Gétaz n'a, somme toute, que renforcé l'exposé du conférencier, ce dont celui-ci a fort bien relevé. Quant au pasteur Perret-Gentil, il s'est montré d'une conduite et d'une bêtise toute pastorale. En voilà un qui doit regretter que les fiancés ne soient plus tenus de passer à la sacristie avant le mariage. Après nous avoir débité quelques âneries dont seuls les ratichons possèdent le monopole, deux des jeunes énergumènes de sacristie sont venus nous envoyer de ces boniments vraiment religieux.

Une chose nous surprend, que ces jeunes chrétiens envoyés pour saboter la conférence se soient contentés de la claque. Ont-ils craint la botte des libres-penseurs?

—

Il eût été incroyable que nos chrétiens n'aient eu quelqeus coups de gueule ou de griffe à l'égard des libres-penseurs et de Mme Lorulot plus spécialement. Bien rarement les chefs de la chrétienté n'ont pas décroché quelques traits empoisonnés, destinés à leurs adversaires.

Au culte du dimanche qui suivit la conférence, un pasteur dans son prêche se mit à déblatérer les libres-penseurs et le conférencier Lorulot.

Que diable, Monsieur le pasteur, lorsqu'on a des griefs sur son adversaire, il vous aurait été loisible et plus propre de les présenter à la conférence, vu qu'elle était contradictoire et publique.

—

Alors que la conférence Lorulot était annoncée une quinzaine de jours à l'avance, le Parti socialiste faisait appel à tous ses membres pour le même soir, 23 février, à une assemblée de parti. Il est surprenant, vu la valeur et rareté de ce genre de conférence qui entre en première ligne pour l'émancipation du travailleur, que le parti socialiste n'ai choisi une autre date.

GENEVE

Les chrétiens-sociaux bavent.

Prenant prétexte du mouvement engagé par la F.O.B.B. en vue d'une augmentation des salaires pour les maçons, manœuvres et terrassiers, la feuille des syndicats catholiques ne trouve rien de mieux que d'insulter nos camarades.

La revendication est pourtant bien posée. Les maçons réclament fr. 1.80 de l'heure au lieu de 1.55 comme actuellement; les manœuvres et terrassiers veulent 20 cent. de plus, soit 1.40. Ces revendications représentent du 15% d'augmentation environ. Or si l'on considère que les ouvriers du bâtiment chôment depuis plus de deux mois, nous estimons que les revendications des M. M. et T. ne sont que légitimes. Chez les ouvriers de cette profession, la misère est grande, les dettes se sont accumulées, comment pourront-ils se rattraper et acquérir une vie à peu près normale, car il est patent que dans cette matière comme en bien d'autres, ce ne sont pas les marmottements de prières et les récompenses du paradis qui peuvent faire grand'chose. Aux réclamations ouvrières, les patrons oposent un refus quasi formel, puisqu'ils proposent 5 cent. d'augmentation pour les manœuvre seulement et des journées de travail plus longues.

Voilà la situation comme elle se présente. Il se peut que devant la coutumière intransigeance patronale, les gars du bâtiment soient dans l'obligation de recourir aux mêmes moyens que l'an dernier. Mais à qui la faute.

Quant aux agitateurs professionnels, M. le Dr en droit Berra, secrétaire des corporations chrétiennes-sociales, envoyé de Fribourg, devrait être le dernier à en parler. A Genève, les Corporations ont deux secrétaires permanents locaux grassement payés. Le secrétaire de langue allemande a même été nommé avant d'avoir des syndiqués. Et alors nous posons immédiatement la question: Qui vous paie? Car nous connaissons trop les difficultés d'une organisation ouvrière pour croire que ce sont les syndiqués.

Quant aux militants de la F.O.B.B., aucun n'est rétribué et tous gagnent leur vie de leur métier. Et cela malgré le boycottage dont ils sont victimes d'un patronat qui parle de liberté du travail, pour jeter la poudre aux yeux.

Les chrétiens-sociaux ont partie trop liée avec les patrons pour qu'ils aient le droit de parler au nom de la classe ouvrière. D'ailleurs leur mauvaise cause est entendue depuis longtemps. Si nous voulons bien leur prêter quelques instants d'attention, c'est parce qu'ils nous donnent l'occasion de dégonfler leur baudruche des Corporations.

Tactique léniniste.

Dans un article d'une limpidité toute marxiste, nous trouvons la phrase incidente suivante: « Si sur le terrain syndical, nous devons répondre par la tactique léniniste aux prouesses des artistes anarchistes... » Etant très profanes en question de « matérialisme marxiste », et de tactiques bolchevistes, peut-on demander, très humblement d'ailleurs, au *Drapeau Rouge* de bien vouloir nous expliquer en quoi consiste la « tactique léniniste dans les syndicats »?

Certainement que cette réponse éclairera notre pauvre mansarde d'artistes et à la faveur de l'aveuglante lumière marxiste, pourrons-nous en sortir une discussion éclatante.

Nous étant armés de patience, jusqu'au prochain numéro du *Drapeau Rouge*, nous attendrons artistement, à moins... qu'intervienne la fameuse « tactique léniniste »?!

Dans la boucherie.

Les garçons bouchers continuent la lutte de guérilas contre les mercantis de la boucherie. Le boycottage des maisons spécialement exploiteuses, continue. C'est aux consommateurs de persévérer à aider les camarades de cette branche dans leur action. La solidarité ouvrière ne doit pas être un vain mot. Dans les petites occasions, comme dans les grandes, les travailleurs doivent s'entr'aider, se serrer les coudes contre l'ennemi commun, de l'oppression capitaliste qui se manifeste sous des formes multiples.

Ménagères, boycottez les mercantis de la boucheries qui vous sont désignés par le syndicat ouvrier.

Le syndicaliste.

L'économie politique ne connaît que la justice, justice inflexible et serrée comme la bourse de l'avare; et c'est parce que l'économie politique est l'effet de la spontanéité sociale et l'expression de la volonté divine, que j'ai pu dire: Dieu est le contradicteur de l'homme, et la Providence misanthrope. Dieu nous fait payer, au poids du sang et à la mesure de nos larmes, chacune de nos leçons; et pour comble de mal, dans nos relations avec nos semblables, nous faisons tout comme lui. Où est donc cet amour du père céleste pour ces créatures? où est la fraternité humaine?

P.-J. Proudhon.

Le *Réveil anarchiste* est en vente:

A GENEVE:

32, Rue Rousseau.
51, Rue du Rhône.
11, Rue de Carouge.
12, Rue des Grottes (chez le père Vincent).

A LAUSANNE:

Librairie du Travail, ruelle du Gd-Pont, 22.